



HAL
open science

Singulier ordinaire

Laurent Aucher

► **To cite this version:**

| Laurent Aucher. Singulier ordinaire. 2022. hal-03720271

HAL Id: hal-03720271

<https://hal-univ-orleans.archives-ouvertes.fr/hal-03720271>

Preprint submitted on 11 Jul 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Singulier ordinaire **Projet d'Habilitation à diriger des recherches**

LAURENT AUCHER

DEA DE SOCIOLOGIE (1996)

CAPESA D'ÉDUCATION SOCIOCULTURELLE (2002)

DOCTORAT DE SOCIOLOGIE (2013)

QUALIFICATION AUX FONCTIONS DE MCF, SECTION 19 :

SOCIOLOGIE-DÉMOGRAPHIE (2014)

MCF EN SOCIOLOGIE À L'UNIVERSITÉ D'ORLÉANS, EN POSITION
D'ACTIVITÉ DEPUIS LE 01.09.2014

Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal,
le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le
bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment
l'interroger, comment le décrire ?

Georges PEREC, « Approche de quoi ? », 1973.

Ce document a valeur de note préparatoire à la rédaction d'une Habilitation à diriger des recherches (HDR). Si, comme la plupart des sociologues, je n'aime pas particulièrement parler de moi, il me semble cependant, surtout dans un contexte comme celui qui nous intéresse ici, qu'un retour sur soi procède d'une nécessité sur le plan épistémologique. Aussi, avant d'exposer plus en détail les trois thèmes auxquels j'ai consacré l'essentiel de mes recherches depuis la réalisation de mon mémoire de DEA en 1996 (1*) jusqu'à aujourd'hui, puis d'identifier les contours d'un quatrième thème nouvellement apparu dans mes derniers travaux : l'ordinaire, sur lequel le mémoire d'HDR pourrait me permettre de mener une réflexion d'ensemble, je vais commencer par une présentation succincte de ma trajectoire personnelle. Pour formuler les choses de manière plus précise, je vais chercher à dégager dans cette première partie les grandes périodes qui composent mon parcours professionnel et scientifique. J'en ai identifié quatre, chacune à son niveau rendant compte de l'attachement qui est le mien depuis l'enfance à l'égard de ce que l'écrivain Pierre Michon nomme les « vies minuscules » (1984).

PREMIÈRE PARTIE : APERÇU D'UNE TRAJECTOIRE

Comme je l'ai écrit dans ma thèse (3*), je suis né dans une famille de la classe moyenne. Mon père, qui s'appelait René (1935-1998), était poitevin, fils d'un ouvrier agricole et d'une femme issue de la petite bourgeoisie rurale. Ma grand-mère paternelle était la fille unique d'une mère décédée lorsqu'elle était enfant. J'ai toujours entendu dire qu'elle s'était mariée à mon grand-père pour échapper à celle qui était devenue sa belle-mère. Mon père était un

homme simple, un progressiste qui préféra épouser une carrière de militaire plutôt que celle de petit propriétaire terrien dont il connaissait trop bien depuis son plus jeune âge les difficultés et les contraintes. Une fois dans l'armée, nulle raison de penser qu'il ait eu d'autres ambitions que celle de devenir gendarme puis de se maintenir durant toute sa vie professionnelle à ce simple grade. Ma mère, Yolande, vit le jour en Algérie, à Tizi-Ouzou, pendant la Seconde Guerre mondiale. Fille d'un sous-officier de la gendarmerie, elle est Lorraine, d'origine allemande par sa mère. Mes parents se rencontrèrent dans le courant du mois de mars 1960 en Martinique où mon père, 25 ans à l'époque, avait été envoyé comme « mobile ». Ma mère y résidait avec sa famille. Elle avait 17 ans, elle en a 79 aujourd'hui (2022). C'est là que, quatre mois plus tard, ils se marièrent. Après leur mariage, ils vinrent s'établir quelques années en banlieue parisienne, à Drancy, avant de s'installer définitivement à Vierzon, ville populaire de tradition ouvrière située dans le département du Cher, c'est-à-dire stratégiquement pour mes parents à égale distance des deux branches familiales, ville où je naquis en octobre 1970 et où je réside à nouveau depuis les années 2010. Notons que le développement de l'agglomération vierzonnaise intervient à la fin du XVIII^e siècle avec l'installation d'un complexe métallurgique, qu'il se poursuit durant tout le XIX^e siècle et une partie du XX^e grâce à la création de nombreuses unités de production (machinisme agricole, porcelaine, verrerie, confection, etc.) ainsi qu'à la présence d'ateliers de réparation de matériels ferroviaires. Malgré sa désindustrialisation, la cité possède de nos jours encore une structure sociale extrêmement résistante. Ville de gauche, mais où l'extrême-droite se tient en embuscade¹, elle est dirigée par un maire communiste, le quatrième depuis la fin des années trente.

Si, comme beaucoup de femmes de sa génération, ma mère n'exerça jamais de métier au sens statutaire du terme, elle n'en fut pas moins quelque'un de très occupée. J'ai le souvenir que, durant toute mon enfance et mon adolescence, outre ses différentes tâches domestiques, elle eut nombre d'activités non déclarées (couture, ménages, plonge dans un café-restaurant) desquelles elle tira un revenu non négligeable et, conséquemment, une certaine autonomie et indépendance. Mon père ne passa jamais son certificat d'études primaires parce que, selon ses dires, son propre père l'obligea le jour de l'épreuve « à aller dans les champs ». Il en fut très marqué. Cela se traduisit chez lui par un désir souvent exprimé que chacun de ses trois enfants obtiennent a minima un baccalauréat. Ma mère, qui avait nourri dans sa jeunesse le projet de devenir hôtesse de l'air puis avocate, voyait la chose d'un très bon œil. Jusqu'à notre majorité, la ligne d'horizon de mes deux frères et moi ressembla donc au titre de ce film de Maurice Pialat : « Passe ton bac d'abord » (1978).

Sympathisant socialiste, très attaché aux valeurs laïques et républicaines, mon père adorait François Mitterrand et pouvait rapidement s'enflammer lorsqu'il parlait de politique. Je n'ose imaginer comment il était perçu par ses collègues de la brigade de Vierzon. Ma mère, elle, est toujours restée très en distance de toute pensée partisane, son discours rendant plutôt compte des tracés que dessine dans sa conscience l'expérience concrète de la question sociale. En toute logique, mes deux frères qui étaient plus âgés que moi, neuf ans pour l'aîné, sept pour le second (aujourd'hui décédé), firent leurs études dans l'un des deux établissements publics vierzonnais. Héritier de l'École nationale professionnelle, la première a été créée en France par décret du 9 juillet 1881, le Lycée d'enseignement général et technologique Henri-Brisson jouissait d'une excellente réputation. Ils y entrèrent à la fin des années 1970 et, à l'issue de leurs classes de seconde respectives, ils préparèrent un bac « Construction mécanique », appelé aussi « F1 ». La filière métallurgique offrait localement de très nombreux débouchés professionnels, en particulier à cette époque dans le domaine de la mécanique de précision. Une autre raison cependant prédestinait mes frères « à entrer à Bris-

¹ Arrivée en tête à Vierzon en 2022 lors du premier tour de l'élection présidentielle avec 26,7 % des voix, Marine Le Pen a obtenu 48,01 % au second tour, soit 405 voix de moins que le président sortant, Emmanuel Macron.

son » : ils étaient des garçons. Bien qu'en quelques années le contexte économique et industriel eût beaucoup changé, j'y fis à mon tour en 1986-87 une Seconde générale et technique peu ou prou pour les mêmes motifs. À ceci près que mes parents ajoutèrent à leur liste un nouvel argument : le fait que, puisque « ça s'était très bien passé » pour mes deux frères (l'aîné, au sortir de son baccalauréat, était devenu gendarme, le second, après un BTS en production, enchaînait les postes de maître auxiliaire avec l'espoir un jour d'être titularisé, ce qui ne fut malheureusement pour lui jamais le cas), ça se passerait « forcément bien » pour moi aussi. Mais, très rapidement, je compris que je n'étais pas fait pour « le technique ». N'ayant pas vraiment le choix d'une réorientation pour diverses raisons, j'en pris alors mon parti et acceptai l'idée de faire également un bac F1 que j'obtins en 1990 après une première tentative infructueuse. Si, lors de ma première terminale, mon objectif était d'entrer aux Beaux-Arts, lors de la seconde, il était d'obtenir un DUT Carrières sociales (CS) dans le secteur de l'animation socioculturelle, une expérience d'animateur contractuel commencée en 1987 au centre de loisirs de Vierzon m'avait fait prendre conscience que, ce qui n'était au départ qu'une modeste source de revenus, d'abord l'été, puis également les mercredis après-midis dans l'équipe « des quartiers » (j'obtins un Monitorat d'assistant en 1987 et un BAFA en 1989), pourrait constituer pour moi une honorable porte d'entrée dans la vie active.

Une première période commence (fin des années 1980-milieu des années 1990) où mon projet professionnel est de devenir animateur professionnel, plus encore chef d'un service municipal de l'enfance et de la jeunesse. Durant cette période, j'ai cherché à acquérir les compétences inhérentes à un emploi de catégorie A dans le domaine de l'animation socioculturelle. Pour cela, j'ai suivi une double formation à la fois universitaire (DUT CS option « animateurs sociaux et socioculturels » à l'IUT de Tours, Licence et Maîtrise de sociologie option « Culture et communication » à l'Université de Paris-Diderot) et professionnelle (BAFD), tout en multipliant dans le même temps les expériences (directeur de centre aéré au sein du service municipal de l'enfance et de la jeunesse de Vierzon, formateur au sein de la fédération des Francas de région Centre², etc.) afin de diversifier mes pratiques. C'est durant cette première période que je me suis familiarisé avec les préceptes et les méthodes de l'Éducation populaire (pensée émancipatrice, éveil critique, pratique d'autogestion, etc.) et de l'Éducation nouvelle (démarche empirique, logique inductive, échange réciproque des savoirs, etc.).

À l'issue de mon Service national ville (SNV) au Service enfance-jeunesse de Vierzon, j'ai été recruté en septembre 1995 par le ministère de l'Agriculture après que mon projet professionnel eut évolué vers l'enseignement (deuxième période). J'ai d'abord été surveillant au Lycée d'enseignement général et technologique agricole (LEGTA) de Bourges, et ce pendant quatre années (1995-1999). Dans les premières semaines qui ont suivi mon embauche, j'ai déposé à Paris deux dossiers d'admission en DEA, le premier à l'ENS-EHESS (je me souviens que si l'entretien oral avec Alban Bensa fut concluant, Christian Topalov, quant à lui, jugea mon projet écrit insuffisant), le second à l'Université de Paris-Diderot où je fus admis. J'obtins mon diplôme l'année suivante. Pendant ce temps à Vierzon, l'emblématique usine de matériels de travaux publics Case, ex-Société-Française, avait définitivement fermé ses portes (décembre 1995), générant une onde de choc dans la population locale. De manière plus personnelle, cette fermeture constitua un terreau fertile à la réalisation d'un mémoire de DEA sur le thème de la mémoire ouvrière métallurgique. Gérard Namer, qui avait été mon professeur de sociologie générale en licence et en maîtrise, en assura la direction. La question de la mémoire était un de ses objets de recherche privilégiés. Il lui avait déjà consacré plusieurs publications. C'est également lui qui s'était chargé en 1994 de la réédition des *Cadres sociaux de la mémoire*, ouvrage de Maurice Halbwachs, l'inventeur du

² Mouvement d'éducation populaire, les Francas, ex-Francs et franchises camarades (FFC), ont été créés en 1944.

concept de « mémoire collective », publié une première fois en 1925. L'année de mon DEA, il travaillait d'ailleurs en collaboration avec Marie Jaisson à une « édition critique » d'un autre livre d'Halbwachs, celui-ci paru à titre posthume en 1950, *La Mémoire collective*. Dans la discussion qui suivit la soutenance de mon mémoire, Namer insista pour que je poursuive en doctorat. À l'époque, gagnant moins de mille euros par mois comme maître d'internat, sans autre réelle perspective de revenus, je lui répondis que mon objectif était plutôt « d'assurer mes arrières ». Lui : « Dans ce cas, préparez un concours de l'enseignement secondaire, vous pourrez toujours passer la thèse ensuite. » Je suivis son conseil et tentai au printemps 1997 quatre concours différents, dont le Certificat d'aptitude au professorat du second degré agricole (CAPESA) d'Éducation socioculturelle auquel j'ai été admis sur liste complémentaire une première fois en 1998, puis en 2000 et en 2001. Conscient qu'une expérience d'enseignement favoriserait le succès à ce concours, j'ai ensuite été professeur contractuel au Lycée professionnel agricole de Champs-sur-Yonne (1999-2000) et au LEGTA de Chartres (2000-2002). Au printemps 2002, j'ai enfin été reçu au CAPASEA sur liste principale³. En septembre, j'ai intégré le LEGTA de Bourges en qualité d'enseignant-stagiaire où, après avoir obtenu ma titularisation (2003), je suis resté jusqu'en 2014. Durant mon année de titularisation, j'ai suivi une formation continuée à l'École nationale de formation agronomique (ENFA) de Toulouse-Auzeville. Ladite formation comprenait plusieurs stages théoriques sur place, à l'ENFA, ainsi qu'un stage pratique de deux semaines dans un lycée agricole. En ce qui me concerne, je le fis au LEGTA de Saint-Germain-en-Laye. Je retiens que ce stage a été d'autant plus formateur pour moi que, l'ayant fait en binôme, j'ai pu mesurer l'intérêt sur un plan réflexif du travail « en miroir ». Plus largement, cette formation a été l'occasion de mener un travail théorique approfondi sur la notion de « didactique ». De 2003 à 2006, j'ai bénéficié d'un Plan individuel de formation post-titularisation (PIF). C'est dans le cadre de ce dispositif que j'ai pu suivre entre novembre 2005 et mai 2006 l'enseignement d'anthropologie du visuel dispensé par Georges Didi-Huberman à l'EHESS de Paris. L'objectif était double : d'abord compléter mes connaissances afin de les réinvestir dans un contexte pédagogique, ensuite amorcer un travail exploratoire visant à la réalisation d'une recherche doctorale.

Ma troisième période commence dans le milieu des années 2000 au moment où, me situant dans une perspective d'évolution vers l'enseignement universitaire, je décide de passer un doctorat de sociologie. Entre 2006 et 2013, j'ai préparé une thèse au Centre de sociologie des pratiques et des représentations politiques (CSRP) de l'Université Paris-Diderot sous la direction de Numa Murard que je connaissais par ailleurs relativement bien pour l'avoir déjà eu comme professeur (Tours et Paris) et comme examinateur lors de mon audition d'entrée en DEA. Nous verrons dans la seconde partie de cette note que si le thème de mon mémoire de doctorat est le même que celui de mon mémoire de DEA, à savoir la mémoire ouvrière métallurgique vierzonnaise, les contenus des deux manuscrits sont en fait très différents. Durant cette troisième période (2006-2014), j'ai publié un ouvrage, *La Mémoire ouvrière : recherche sur la mémoire du collectif* (5*), version remaniée de l'enquête biographique menée dans le cadre de ma thèse, ainsi que plusieurs articles, pour la plupart en lien avec ma recherche doctorale. De plus, je suis intervenu dans cinq séminaires et colloques et, dès septembre 2011, j'ai commencé à donner des cours de sociologie à l'IUT de Bourges, d'abord dans le département Gestion des entreprises et des administrations (GEA) puis également dans le département Carrières sociales nouvellement créé (2013). La soutenance de ma thèse est intervenue en février 2013. Outre Numa Murard, le jury était composé d'Anne Kupiec (présidente), de Jean-François Laé (examinateur), de Marie-Claire Lavabre et d'Olivier Schwartz (rapporteurs) ; lequel me décerna la mention « très honorable avec félicitations à l'unanimité ». Huit mois plus tard, en octobre 2013, j'obtins mon rattachement comme cher-

³ Cette même année, je l'ai également été admis au PLPA (Professeur de lycée professionnel agricole) d'Éducation socioculturelle.

cheur associé au CSPRP (LCSP aujourd'hui) puis, l'année suivante, la Qualification aux fonctions de Maître de conférences (section CNU : 19-Sociologie, démographie) et le concours de Maître de conférences à l'Université d'Orléans (IUT de Bourges).

Quatrième période : mon expérience d'enseignant-chercheur titulaire à l'Université d'Orléans. En septembre 2014, j'ai donc été nommé dans le département Carrières sociales de l'IUT de Bourges où, comme je l'ai dit plus haut, je faisais déjà quelques vacances. Depuis cette date, j'interviens dans le BUT CS parcours « Villes et territoires durables » (ex-DUT CS option « Gestion urbaine ») et dans deux licences professionnelles, trois jusqu'en 2018. La même année que ma nomination à l'IUT de Bourges, j'ai également intégré (tout en étant rattaché à titre secondaire au LCSP de 2014 à 2017) le Centre d'études pour le développement des territoires et l'environnement (CEDETE). Le laboratoire CEDETE est situé à Orléans-La Source, il est composé en majorité de géographes. Je tiens à préciser que les deux entités, IUT et CEDETE, sont éloignées de 120 kilomètres, ce qui n'est pas sans entraîner un certain nombre de difficultés, notamment en matière d'implication. Durant la période 2014-2017, j'ai consacré une part importante de mon temps de recherche à la publication de trois études. La première d'entre elles a été coécrite avec Danielle Champion, agrégée de lettres modernes et comédienne amatrice (c'est elle qui a procédé à la relecture de mes différents travaux doctoraux, notamment les transcriptions des entretiens biographiques soumis pour validation aux enquêtes). La publication en question a pour sujet la restitution de ma thèse organisée en mai 2013 à Vierzon où Danielle, qui était également présente, s'est chargée de mettre en voix les nombreuses citations et extraits biographiques. Précisons que cette publication a paru en 2016 (7*) et que dans son prolongement, sur la base des interviews que j'avais réalisées en 1996 pour mon mémoire de DEA, nous avons entrepris ensemble l'écriture de ce qui est devenu en 2021 un livre, *Récits d'anciens métallos : Vierzon, 1996* (11*). La deuxième publication est liée à l'enquête prud'homale menée au moment de ma thèse (6*), la troisième à l'examen des pratiques de visite réalisé à Berlin en 2014 au Mémorial pour les Juifs assassinés d'Europe (« *Denkmal für die ermordeten Juden Europas* ») de l'architecte étasunien Peter Eisenman (9*). En dehors de mes activités d'enseignement et de recherche, j'ai exercé pendant quatre ans (2014-2018) diverses responsabilités collectives au sein du département Carrières sociales, notamment celle de Chef-adjoint (2016-2017).

Remarquons toutefois que, là encore, dans une perspective d'évolution de carrière, j'ai éprouvé le besoin à partir de 2017 de consacrer davantage de temps à la recherche. À ce titre, j'ai intégré en 2018 l'APR-IR VIVAMEMORI (Valorisation du patrimoine immatériel et matériel industriel en Région Centre-Val de Loire) mené par les Universités de Tours (CETU ETiCS ; CETU ILIAD3 ; CITERES) et d'Orléans (CRJP ; CEDETE). Porté par Florence Abrioux (CRJP), avec l'aide de Céline Assémond (CETU ETiCS jusqu'en mars 2020, CRJP depuis juillet 2021), ce programme vise notamment la formalisation de trois recueils de témoignages filmés. Pour partie, c'est moi qui me suis occupé de celui mené en Val d'Aubois, territoire rural localisé dans la frange orientale de la région Centre-Val de Loire, au sud-est du département du Cher. À ce jour, j'ai réalisé (ou coréalisé) vingt-et-une vidéos : dix-huit interviews, trois reportages et un film documentaire. Je me suis également occupé du chapitrage de la plupart d'entre elles, lesquelles sont consultables en ligne sur la vidéothèque de l'enseignement supérieur et de la recherche, Canal-U⁴. À la différence des personnes interviewées à Vierzon qui étaient (ou avaient été) métallurgistes, la grande majorité de celles rencontrées en Val d'Aubois sont liées aux secteurs de la tuilerie-briqueterie et de l'imprimerie-cartonnerie. La collecte de mémoires, qui a déjà permis la publication d'une note d'observation (10*), doit aussi prochainement faire l'objet d'un ouvrage grand public sous la forme de journal de recherche (12*) et d'un article scientifique (13*).

4 Lien Internet : <https://www.canal-u.tv/intervenants/aucher-laurent-168993287>

Dans le même ordre d'idées, courant 2021, sur la proposition de Numa Murard, j'ai rejoint l'équipe permanente de l'Atelier de sociologie narrative. Afin de renforcer le lien d'articulation entre ma mission d'enseignant et celle de chercheur, j'ai par ailleurs accepté la proposition qui m'a été faite en 2018 de donner des heures en Master 2 de Géographie, aménagement, environnement, et développement (GAED), et, celle formulée en 2020, de co-encadrer une thèse de géographie sociale à l'École doctorale Sciences de la société : Territoires, Économie, Droit (SSTED). Très clairement, ces différentes expériences (recherche, Atelier de sociologie narrative, cours de Master et co-encadrement) m'ont conforté dans l'idée d'entreprendre une Habilitation à diriger des recherches.

DEUXIÈME PARTIE : LES TROIS PRINCIPALES THÉMATIQUES DEPUIS 1996

Eu égard aux éléments de trajectoire exposés dans la partie précédente, nous pouvons constater que trois thèmes dominant largement mes travaux de recherche depuis 1996 : les ouvriers de l'industrie, la mémoire, les méthodes qualitatives et les questions qui en découlent. Aussi, portons maintenant notre attention sur chacun d'eux et, conséquemment, sur les principales notions-concepts forgées au cours de ma recherche et utilisées pour les étudier, celles-ci apparaissent en caractères gras dans le texte.

Durant mon enfance à Vierzon, l'injustice sociale a été une réalité tangible, présente au quotidien dans l'ensemble de mes sociabilités (famille, école, quartier, ville), dont certaines, plus que d'autres, me servirent de support de conscience quant à son existence et à son effectivité, cette injustice a joué sans conteste un rôle déterminant dans le fait que je veuille devenir animateur socioculturel, puis enseignant, puis plus tard encore enseignant-chercheur. Il en a été de même lorsque j'ai fait le choix, au moment de mon mémoire de DEA, de m'intéresser aux ouvriers de la grande industrie, plus largement à ce qu'on avait coutume d'appeler à l'époque – force est de constater que c'est beaucoup moins le cas aujourd'hui – la « classe ouvrière ». Mon expérience personnelle du monde ouvrier ainsi que la découverte d'auteurs tels que Richard Hoggart, Oscar Lewis ou Olivier Schwartz, m'amenèrent alors à privilégier une approche culturelle de cette classe sociale. Par voie de conséquence, l'expérience concrète exposée dans le manuscrit de 1996 déborde la seule question du travail en usine. Elle s'intéresse à des éléments aussi divers que la vie domestique, le milieu familial, les relations intergénérationnelles, l'école, l'environnement social, l'argent, le « travail à-côté », les loisirs, l'engagement syndical, les prud'hommes, etc. Le choix des ouvriers métallurgistes, lui, est lié à quatre facteurs : l'importance de la corporation des métallos dans l'histoire locale, la fermeture de l'usine Case en 1995, la présence dans mon entourage proche de personnes ressources sur lesquelles m'appuyer (ouvriers, syndicalistes, etc.) et, même si je n'ai pas le souvenir d'en avoir été conscient à l'époque, la relative connaissance de ce secteur industriel, notamment en raison de l'obtention du baccalauréat F1.

D'une façon générale, le mémoire de DEA s'apparente à une étude de cas, celle-ci s'articulant autour d'une recherche documentaire et bibliographique et d'une enquête biographique. Précisons à propos de l'approche biographique que le cours de méthodologie d'enquête dispensé en maîtrise par Daniel Bertaux – un de mes plus marquants souvenirs d'étudiant – m'incita très largement, une fois admis en DEA, à l'utiliser pour l'étude vierzonnaise, ce que Namer, lui aussi très sensible à cette approche, ne me refusa pas. Les deux séminaires de sociologie clinique que je suivis durant mon année de DEA, celui de Vincent de Gaulejac et celui de Véronique Guienne, me confortèrent dans ce choix.

L'enquête en question était constituée de deux séries d'entretiens sociologiques réalisées à plusieurs mois d'intervalle entre février et juillet 1996 auprès de trois anciens métallurgistes vierzonnais, Namer considérant que, en raison du caractère exploratoire du mémoire, le nombre restreint d'interviewés n'était pas pour lui une question primordiale. La première série (menée en février) débutait par un recueil d'histoires de vie. Les questions posées ensuite portaient principalement sur le monde du travail : appréhension de la mobilité sociale, conditions d'existence dans l'usine, modalités de la lutte, etc. La seconde série (juillet) commençait par un exercice de mentalisation où l'enquêté était incité à se souvenir de la première maison d'enfance présente à sa mémoire, dispositif utilisé par Gérard Namer dans le cadre de sa recherche sur les Juifs égyptiens de France⁵. Là encore, l'entretien était suivi d'un ensemble de questions qui, cette fois-ci, tournaient surtout autour des conditions de vie en dehors du travail : vécu familial, tâches domestiques, relations de voisinage, etc.

Le manuscrit de 1996 permet de montrer globalement que, même si l'espace professionnel et l'espace privé sont dissociés voire bien délimités concrètement, il existe chez les ouvriers métallurgistes vierzonnais pour la période concernée – la majeure partie du XX^e siècle – un continuum d'ordre culturel. La place occupée par le métal dans la hiérarchie sociale entraîne l'omniprésence du travail qui, outre les longues journées à l'usine, empiète largement sur la vie privée et se perçoit aussi dans des activités de survie rendues nécessaires par la rudesse économique. Il faut cependant préciser que, si elle reste largement inchangée jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, elle évolue ensuite positivement pour les ouvriers, notamment du fait des lois sociales et de l'incidence du progrès technique sur les conditions d'existence. Quoiqu'il en soit, l'approche biographique permet de remarquer que les frontières entre les différentes aires de la vie ouvrière ne sont pas nettement tracées, ce qui façonne très largement les comportements et les valeurs du groupe étudié. Ainsi, même si l'action sociale occupe une place centrale chez les ouvriers métallurgistes, en particulier dans l'engagement syndical, il existe dans et en dehors du monde professionnel d'autres modes de résistance à l'ordre dominant. Plus généralement, les trois histoires de vie circonscrivent une culture particulière caractérisée par le sentiment de fierté, de dignité, le sens du concret, l'attachement au collectif, aux solidarités de classe, etc. Cependant, dans la dernière partie du XX^e siècle, certains éléments constitutifs de cette identité ouvrière sont remis en cause, le récit du plus jeune d'entre eux, Michel Poulin, laissant clairement entrevoir les effets négatifs du changement social.

Sur de nombreux points (approche culturelle, dispositif méthodologique de l'enquête biographique, terrain d'étude, etc.), la thèse de doctorat soutenue en 2013 est proche de mon mémoire de DEA. Ceci étant, elle repose néanmoins sur une masse de matériaux plus conséquente. Outre une recherche documentaire et bibliographique, le mémoire doctoral comprend une étude statistique du secteur métallurgique vierzonnais en 2008 (données fournies par la CCI du Cher) et une enquête prud'homale (affaires traitées « au fond », 378 exactement, entre 1977-2006 par les conseillers de la section industrie du conseil de Vierzon). Quant à l'enquête biographique, elle concerne dix-huit ouvriers ou anciens ouvriers métallurgistes vierzonnais nés entre 1951 et 1986 que j'ai répartis, en suivant Karl Mannheim (1928), en deux générations : les moins de trente-cinq ans et les plus de trente-cinq ans. Ce qui représente un corpus de trente-trois entretiens d'une durée comprise entre quarante-cinq minutes et quatre heures. Il n'en reste pas moins aussi que si, en 1996, j'étais resté fidèle à la théorie halbwachsienne des classes sociales (1912)⁶, une vingtaine d'années plus tard, j'ai inversement cherché à m'en éloigner, plus spécifiquement à mettre en critique, dans le pro-

5 Dispositif dont Gérard Namer explique dans *Mémoire et société* (1987 : 133-134) qu'il lui a été inspiré des *Arts de la mémoire* de Frances A. Yates (1966).

6 Théorie selon laquelle le degré d'intégration au « foyer central », c'est-à-dire, pour Maurice Halbwachs, la partie de la société où le niveau d'intensité de la vie collective est le plus élevé, détermine la hiérarchie des classes sociales.

longement de l'article de Michel Verret « Halbwachs ou le deuxième âge du durkheimisme » (1972), de ce que j'ai nommé son **modèle conceptuel de la classe ouvrière (2*)**. Autre différence : elle se rapporte au changement de nature de la classe ouvrière. D'ordres structurel et culturel, le changement résulte de nombreux facteurs, à la fois internes et externes. Perceptible dans le manuscrit de 1996 à travers le témoignage de Michel Poulin, celui-ci irrigue dans le manuscrit de 2013 l'ensemble du corpus doctoral. Pour ne s'en tenir qu'à un seul exemple, l'étude des minutes prud'homales permet de mettre en évidence une profonde mutation des relations professionnelles lors de la période concernée ou, pour formuler les choses de manière plus théorique, la prévalence, dès la décennie 1980, de l'**économie de la discontinuité** au sein du monde du travail (3*).

À l'aune de la théorie de la formation de la classe ouvrière anglaise développée par l'historien Edward P. Thompson (1963), j'ai, en 2016, dans la version remaniée et augmentée de l'enquête prud'homale parue chez L'Harmattan sous le titre *Le Tribunal des ouvriers* (l'ouvrage est préfacé par Jean-François Laé), assimilé ledit changement de nature à une **déformation**. Au demeurant, une question se pose. Faut-il comme le font aujourd'hui de nombreux chercheurs substituer le syntagme de « classes populaires »⁷ à celui de classe ouvrière ? À titre personnel, compte tenu des éléments que je peux observer empiriquement, cette question n'est pas entièrement tranchée.

Pour être tout à fait complet, le thème des ouvriers est aussi présent dans la réflexion sur les trois modèles du faire commun (**ensemble-avec, ensemble-à côté, ensemble-contre**) exposée en 2017 à Bourges lors des Premières rencontres nationales du Collectif-ESC (8*), dans le recueil de témoignages filmés initié en Val d'Aubois depuis 2018 (VIVAMEMORI) et dans l'ouvrage *Récits d'anciens métallos* publié en 2021 avec Danielle Champion.

Portons maintenant notre attention sur le deuxième thème de recherche. Il concerne la mémoire, les travaux qui s'y réfèrent portent pour l'essentiel – et ce compte tenu du lien d'articulation évident avec le premier thème – sur la mémoire ouvrière. Parmi ces travaux, on trouve mon mémoire de DEA. Le manuscrit de 1996 s'origine dans le cours de sociologie générale dispensé en licence par Gérard Namer, plus encore dans la partie que ce dernier avait consacrée à la sociologie de la mémoire. Sur un plan théorique, il s'inscrit dans la droite ligne des *Cadres sociaux de la mémoire*, ouvrage où Maurice Halbwachs explique que l'individu s'aide de la mémoire du groupe auquel il participe pour avoir accès aux « cadres sociaux » et ainsi être en mesure de se souvenir. Il convient cependant de remarquer que la conception qui domine dans *Les Cadres* repose sur un usage extensif de la notion de mémoire sociale ou collective. Dans son acception de mémoire d'un groupe en tant qu'entité substantialisée, pensante et agissante, cet usage globalise, massifie, dépersonnalise, bref, il empêche de voir la pluralité et l'individualité. C'est précisément cet usage extensif que reprochera l'historien Marc Bloch à Maurice Halbwachs (1925). En 2013, mon choix s'est donc porté sur la conception qui prévaut dans le second livre dédié à la théorie sociologique de la mémoire, *La Mémoire collective*, parce que cette dernière correspondait mieux au matériau recueilli et aux transformations du monde ouvrier. Ceci étant dit, il m'est apparu que ladite conception n'en posait pas moins un problème épistémologique.

En effet, si dans cet ouvrage Halbwachs redéfinit le groupe comme un jeu de relations entre les membres du groupe, tout en généralisant l'idée – déjà présente dans *Les Cadres* – de l'existence d'un jeu entre plusieurs mémoires collectives à l'échelle d'un individu, il continue à affirmer en bon durkheimien que la mémoire ne peut être qu'extérieure aux individus, autrement dit qu'elle n'existe que dans les consciences collectives des différents groupes auxquels ils appartiennent, de sorte que, comme le notait Roger Bastide en 1970, lui-même

7 Sociologiquement, cette catégorie désigne à la fois les ouvriers et les employés.

se référant à Georges Gurvitch (1950), « il ne peut rien y avoir de plus – ou de particulier, ou d'original – dans les consciences individuelles que ce qu'il y a dans les consciences collectives ». À distance du durkheimisme halbwachsien, le manuscrit de 2013 repose sur l'idée que la mémoire individuelle est une faculté mentale de représentation du passé propre à un individu souverain, que la mémoire sociale s'apparente à une métaphore, une figure rhétorique, une image en somme désignant un objet social transcendant, et que la première, comme l'a très bien montré l'historienne italienne Luisa Passerini dans son article sur la mémoire ouvrière du fascisme (1984), participe à alimenter la seconde et vice versa. En considérant que l'identification des divers contenus de la mémoire sociale n'est possible qu'au prisme des mémoires individuelles, les seules observables empiriquement, il vise à montrer que cette identification constitue un troisième objet, différent des deux autres (mémoire sociale et mémoire individuelle), prenant la forme d'un courant de mémoire. J'ai nommé ce troisième objet la **mémoire du collectif**. Dans le cas de ma thèse, la mémoire des métallos interviewés à Vierzon est celle de la souffrance générée par le libéralisme économique, la mémoire des stratégies mises en œuvre pour lutter contre la domination et l'injustice sociale, la mémoire des valeurs qui concourent au maintien de leur dignité. Pour être tout à fait complet, notons que dans l'article que j'ai consacré à la collecte de mémoires en Val d'Aubois (13*), j'ai été amené à me faire plus précis quant à la définition de la mémoire du collectif, laquelle désigne maintenant un artefact de la mémoire sociale, identifiable à la fois à un processus socialement situé et à une méta-mémoire.

Parallèlement à ma réflexion sur la mémoire ouvrière, je me suis intéressé à un autre aspect du phénomène social de la mémoire : le lien dialectique entre l'espace et la mémoire. J'ai consacré à ce lien deux recherches. La première a été effectuée à Vierzon en 2008, elle porte sur la notion de « patrimonialisation » (4*). J'entends par patrimonialisation le processus par lequel un élément du cadre matériel ou immatériel acquiert une valeur patrimoniale en raison de son caractère exemplaire pour une collectivité donnée. L'exemple retenu concernait la requalification de l'ancien site industriel Case (ex-Société-Française), situé en face de la gare ferroviaire, en plein centre-ville, sur un terrain de sept hectares. Il s'agissait alors de montrer que l'**espace patrimonialisé** était l'espace d'une représentation du passé (ce que j'ai désigné pour simplifier sous le vocable d'**espace mémoriel**) et que cette représentation était celle du « groupe dominant » (les élus majoritaires et leurs soutiens). La seconde recherche relève du champ de la « mémorialisation ». Menée au Mémorial pour les Juifs assassinés d'Europe, elle étudie les pratiques de visite au sein de ce monument berlinois telles que celles-ci se sont données à saisir lors d'une série d'observations menée en juillet 2014 (9*). Dans le cas présent, la mémorialisation désigne le processus par lequel un événement historique (la Shoah) fait l'objet d'une mise en sens particulière, institutionnalisée, afin que perdure dans les consciences, de la manière la plus large possible, la connaissance de cet événement. Concrètement, l'enquête visait à mettre en évidence les modalités, en particulier symbolique et matérielle, par lesquelles un **espace mémorialisé** (ou **lieu-mémorial**) est propice, chez de très nombreux visiteurs, au développement de conduites associées à la société de consommation alors même que sa principale fonction est la commémoration.

Qu'y a-t-il derrière une enquête sociologique ? En quoi les conditions d'organisation formelle sont-elles partie prenante de tout processus scientifique ? Avec quels effets ? Comment en rendre compte ? Privilégiant une approche à forte dimension critique qui, d'une part, s'appuie sur une logique inductive et, d'autre part, se situe à l'articulation des *cultural studies*, de la microsociologie et de la sociologie narrative, mes recherches procèdent moins d'un « empirisme irréductible », tel que défini par Olivier Schwartz (1993), que de ce qu'on pourrait appeler un **empirisme situé**. En considérant, avec Bourdieu, que les choix opérés par un chercheur ne sont jamais neutres ou, ce qui revient au même, qu'ils participent pleinement à l'effectuation du phénomène étudié, j'entends par là que ces choix constituent aus-

si une source de connaissance à documenter et à analyser. D'où ce troisième thème : les méthodes qualitatives et les questions (épistémologiques, éthiques, pratiques, etc.) qui en résultent. Si ce thème traverse la plupart de mes publications académiques, il occupe une place centrale dans certaines d'entre-elles comme « Retour sur un retour d'enquête » et *Récits d'anciens métallos*. La première a été l'occasion de s'interroger sur la valeur heuristique de la restitution sociologique, la seconde, sur celle de la narration biographique. Le recours à des notions comme la mémoire du collectif, déjà citée, ou la **pensée en acte (11*)**, participe conceptuellement de cette logique d'ensemble. Il en est de même lorsque je décide d'utiliser dans un écrit sociologique tel ou tel registre narratif, de donner aux matériaux empiriques (histoires de vie, verbatim, minutes prud'homales, etc.) toute la place qui leur échoit dans le cadre d'une analyse qualitative. Du reste, toutes ces questions sont inextricablement liées à mon goût du détail, du fragment, de l'infra, de l'interstice. Ces petits riens dont on sait qu'ils jouent un rôle essentiel pour qui s'intéresse au thème de l'ordinaire, thème auquel justement, ceci expliquant évidemment cela, j'accorde depuis quelques années une importance grandissante au point de vouloir maintenant lui consacrer mon mémoire de HDR.

TROISIÈME PARTIE : CRISTALLISATION ET PERSPECTIVE

Difficile bien entendu lorsqu'on s'intéresse au thème de l'ordinaire de ne pas faire référence aux travaux de Georges Perec. Le premier livre que j'ai lu de lui est *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* (1982), court texte paru initialement en 1975 dans la revue *Cause commune* où l'écrivain rend compte d'une série d'observations menées un an plus tôt, trois jours durant, place Saint-Sulpice. Dans le commentaire qui précède la dizaine de transcriptions, Perec précise : « Mon propos dans les pages qui suivent a [...] été de décrire [...] ce que l'on ne note généralement pas, ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance : ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages. » J'ai le souvenir que le livre fut acheté chez Gibert Joseph, boulevard Saint-Michel, que sa lecture intervint dans le train qui me ramenait de Paris à Vierzon. C'était au début des années 1990, j'étais étudiant en licence ou peut-être en maîtrise. Selon le « classement » opéré par l'auteur lui-même en 1978 (« Notes sur ce que je cherche »), *Tentative d'épuisement* s'inscrit dans une perspective de type sociologique. Sa lecture produisit sur moi un effet de souffle du même ordre que celui ressenti lorsque je découvris *Une Femme* d'Annie Ernaux (1988) ou *Les Enfants de Sanchez* d'Oscar Lewis (1961). Même s'ils le font à partir de régimes de narration et d'angles de vue différents, même si leurs contextes d'étude ne sont pas non plus les mêmes, les trois livres ont en commun de raconter la vraie vie sur un mode clinique, non déclamatoire, c'est-à-dire, *in fine*, de mettre en question les conditions de la représentativité.

Si le thème de l'ordinaire apparaît en filigrane dans toutes mes recherches sur la classe ouvrière et, concomitamment, sur la mémoire ouvrière (DEA, thèse et VIVAMEMORI), il constitue un point nodal dans deux de mes publications récentes, lesquelles présentent la particularité de reprendre *in extenso* la méthode utilisée par Georges Perec place Saint-Sulpice. Il s'agit de l'article déjà évoqué précédemment sur les pratiques de visites au monument berlinois de la Shoah en juillet 2014 (9*) et de la note rédigée dans un bistrot du Val d'Aubois au moment des élections européennes, en mai 2019, soit environ un an avant qu'elle ne paraisse dans la revue en ligne de l'Atelier de sociologie narrative sous le titre

« Ça commence aujourd'hui » (10*). Contrairement à la note qui, elle, ne repose que sur une seule observation d'une demi-heure, l'article en mobilise toute une série réalisée sur plusieurs jours, à différents moments de la journée et à différents endroits du lieu-mémorial pendant une durée approximative d'une heure. Les deux publications permettent de relater ou, plus encore, en écho à Didier Demazière et Claude Dubar (1997), de « restituer » un monde social particulier. Dans le cas de l'article, la mise en comparaison des observations permet également de procéder au repérage des variants et invariants sociologiques, en d'autres termes, de pouvoir adjoindre à la formalisation empirique une formalisation analytique.

Alors que ce thème de l'ordinaire tient aussi un rôle majeur dans le journal de bord relatif au recueil de témoignages filmés en Val d'Aubois qui paraîtra à l'automne prochain, je souhaiterais profiter de l'opportunité qu'offre une HDR pour lui consacrer une réflexion approfondie. Comme dans les écrits cités plus haut, il s'agirait de rendre compte d'un *ici et maintenant* au sens perécien de ce début de XXI^e siècle, mais en articulant cette fois mon propos autour du concept de **propre-à-soi**. Celui-ci m'a été inspiré par la lecture de *L'Invention du quotidien* de Michel de Certeau. Dans son ouvrage paru initialement en 1980, le philosophe et historien français opère une distinction entre « stratégies » et « tactiques », laquelle induit selon lui l'existence d'un « propre »⁸.

« J'appelle “stratégie” le calcul des rapports de forces qui devient possible à partir du moment où un sujet de vouloir et de pouvoir est isolable d'un “environnement”. Elle postule un lieu susceptible d'être circonscrit comme un *propre* et donc de servir de base à une gestion de ses relations avec une extériorité distincte. La rationalité politique, économique ou scientifique s'est construite sur ce modèle stratégique » (de Certeau, [1980] 1990 : XLVI).

Pour Michel de Certeau, la notion de « stratégie » désigne les moyens dont disposent ceux qui ont le pouvoir – quelle que soit la forme de ce pouvoir (économique, politique, culturel, académique, etc.) – pour organiser et pour produire les effets qu'ils recherchent. Formulés différemment, les dominants possèdent deux attributs que n'ont pas les dominés. D'abord un lieu qui est le leur, situé en surplomb de la vie ordinaire, un lieu du pouvoir de l'organisation sociale et du commun. Ce lieu *propre* est non réductible à la seule dimension spatiale, concrète, matérielle. Il est ce qui rend la parole efficace dans les institutions, dans les organisations, etc. Ensuite la maîtrise du temps. Du fait même de leur pouvoir, les « forts » peuvent se projeter vers l'avenir, c'est-à-dire faire des calculs au long terme en fonction d'objectifs pensés.

« J'appelle au contraire “tactique” un calcul qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en son entier, sans pouvoir le tenir à distance. Elle ne dispose pas de base où capitaliser ses avantages, préparer ses expansions et assurer une indépendance par rapport aux circonstances. Le “propre” est une victoire du lieu sur le temps. Au contraire, du fait de son non-lieu, la tactique dépend du temps, vigilante à y “saisir son vol” des possibilités du profit. Ce qu'elle gagne, elle ne le garde pas. Il lui faut constamment jouer avec les événements pour en faire des “occasions”. Sans cesse le faible doit tirer parti de forces qui lui sont étrangères. Il l'effectue en des moments hétérogènes (ainsi, au supermarché, la ménagère confronte des données hétérogènes et mobiles, telles que les provisions au frigo, les goûts, appétits et humeurs de ses hôtes, les produits meilleur marché et leurs alliages possibles avec ce qu'elle a déjà chez elle, etc.), mais leur synthèse intellectuelle a pour forme non un discours, mais la décision même, acte et manière de “saisir” l'occasion » (de Certeau, [1980] 1990 : XLVI-XLVII).

8 Précisons que les éléments de présentation du propre exposés dans la suite de cette partie s'appuient très largement sur une discussion que j'ai eue le 16 mars 2022 à Vierzon avec Sophie ITURRALDE : qu'elle en soit remerciée comme il se doit. Ils prennent par ailleurs en compte les remarques formulées par Eran DORFMAN dans son article « Michel de Certeau et l'écriture du quotidien » (2014).

Par opposition aux stratégies, les tactiques englobent l'ensemble des moyens d'agir des dominés. Ces moyens s'inscrivent non seulement dans le rapport à l'altérité des dominants mais également en réaction à cette dernière. Les tactiques s'apparentent à des détournements, des ruses, etc. Michel de Certeau les identifie à du « braconnage ». Elles mobilisent une forme d'intelligence que les Grecs appelaient la *mêtis*, c'est-à-dire la capacité d'un individu à saisir l'occasion pour produire un effet dans l'instant présent, un effet qui, s'il n'entre pas dans un calcul de long terme, permet néanmoins à l'individu concerné de s'approprier voire plus encore de tirer un profit éphémère de ce qui est organisé et produit en dehors de lui. Il y a donc cette idée que les dominés ne sont pas les maîtres du temps, que leurs tactiques n'ont pas de lieu propre, qu'elles interviennent sans plan préétabli et sans temporalité longue dans un espace qui n'est ni défini ni même structuré par eux.

Ces quelques éléments de présentation amènent deux remarques. Première remarque : même s'il ne l'explique pas, les tactiques dont parle Michel de Certeau sont impossibles sans l'existence d'un propre individuel. Tel que je l'envisage ici, le propre-à-soi est interdépendant de ce qu'Olivier Schwartz nomme le « monde privé » (1990), mais pas exclusivement. Il est lié aux multiples contextes socio-spatiaux dans lesquels s'inscrit un individu. Dans le cas d'un enfant, cela peut être l'école ou, plus intimement, sa chambre, une cabane qu'il aurait construite dans ou en dehors de la propriété familiale, etc. Dans celui de la consommatrice évoquée par de Certeau lui-même, il s'agit du supermarché où cette dernière fait ses courses. Deuxième remarque : on a bien compris que ce qui intéresse le philosophe et historien dans *L'Invention du quotidien*, c'est de mettre en valeur ce que l'individu invente au lieu de se laisser dicter une vie selon les statistiques. Si, tel que je l'envisage encore ici, les tactiques structurent très largement le propre-à-soi, d'autres éléments doivent également être pris en considération : les stratégies déployées par les individus, les formes d'accommodement à l'ordre dominant, les modèles de ritualisation subjective, etc. Ce que mobilise par exemple un enfant lorsqu'il est dans sa chambre ou dans sa cabane ne résulte pas forcément du seul lien dialectique à une extériorité de type lieu propre. Autre exemple : il concerne le travail mené au début des années 1990 par le sociologue Jean-Yves Petiteau avec les dockers de Nantes (2018). Lorsque celui-ci fait le choix de les interviewer dans le cadre de déambulations plutôt qu'en face-à-face, il donne à saisir par le corps et par la parole un propre individuel lié à la thématique du déplacement (le rapport que le docker entretient avec les lieux concernés, la manière qu'il a de les penser, les types de souvenir qui y sont associés, etc.).

Très clairement, c'est moins la question de l'identité, comme chez Jean-Claude Kaufmann, que celle de la singularité qu'il m'intéresserait de traiter à travers l'étude de l'ordinaire, le propre-à-soi constituant une sorte de porte d'entrée sur un social dont on peut considérer qu'il est aujourd'hui largement façonné par l'individuation. Concrètement, le mémoire de HDR pourrait s'articuler autour de deux parties. La première prendrait classiquement la forme d'une auto-socioanalyse et d'un bilan de recherche (version remaniée et augmentée du présent document), la seconde, d'une enquête empirique. J'aimerais que celle-ci puisse se faire à partir d'un cas concret qui pourrait être ma mère (voir Appendice). Cette partie mobiliserait trois supports d'objectivation (archives familiales, récit de vie et photographies). En terme d'échéancier, j'aimerais profiter de la prochaine année universitaire 2022-2023 pour continuer mon travail de recherche bibliographique et procéder à l'écriture de la première partie. Durant la période 2023-2024, où j'espère obtenir un Congé pour recherches ou conversions thématiques (CRCT), l'idée serait de réaliser l'enquête biographique et de rédiger la seconde partie.

APPENDICE : La demande

Si elle est totalement allergique aux nouvelles technologies, ma mère, qui aura 80 ans en 2023, peut passer plusieurs heures par jour à lire des journaux, des magazines et des livres, toute sorte de publications qu'elle se procure généralement par ses propres moyens, offertes dans une logique d'échanges de type *potlatch* au sens de Marcel Mauss (1923-24). Il lui arrive également de « descendre » en centre-ville à pied pour se rendre à la médiathèque Paul-Éluard où elle passe une ou deux heures à consulter la presse, jamais – sauf erreur de ma part – pour y emprunter d'ouvrages. De mon côté, j'ai pour habitude de soumettre à son jugement certaines de mes lectures, des études sociologiques pour la plupart, celles que j'estime accessibles et qui peuvent présenter, d'une manière ou d'une autre, un réel intérêt pour elle. Il n'y a, lorsque je fais cela, aucune arrière-pensée de ma part. C'est-à-dire l'inverse de ce qui s'est passé lorsque je lui ai proposé courant mars 2022 de lire *Diptyque : l'enquête, le sociologue et sa grand-mère* de Michel Peroni (2021). « Tu verras, le livre est composé de deux parties. La première ne devrait pas te plaire car elle est très théorique. Je te conseille de lire simplement la seconde qui s'intitule "La Nonanita", c'est le surnom de la grand-mère du sociologue. Toute cette partie lui est consacrée. » La partie en question comprend une série de photographies prise par l'auteur en 1980-82 à Camporella, village du nord-ouest de la péninsule italienne, dans la petite maison rurale au confort spartiate où sa grand-mère passa l'essentiel de sa vie jusqu'à son décès accidentel en 1982. Les clichés sont complétés d'un commentaire rédigé trente plus tard (2011-2012). Images et texte rendent compte de l'ordinaire de cette femme issue d'un milieu populaire, La Nonanita, née Anna Assunta à Buenos Aires. J'aurais pu très bien choisir aussi de faire lire à ma mère le manuscrit de Jean-Yves Petiteau sur les dockers de Nantes, mais j'ai préféré ce document parce qu'il me semblait que, outre sa très grande force esthétique et émotionnelle, la figure de la Nonanita aurait certainement pour elle valeur d'identification. C'est ce dont témoigne précisément le bref échange que nous avons eu ensemble le 24 mars 2022 et que j'ai choisi de reproduire *in extenso*.

Yolande Aucher : C'est un magnétoscope... un magnétophone ?

Laurent Aucher : Un magnétophone oui...

Yolande : C'est tout petit ça.

Laurent : Donc tu l'as lu le bouquin ?

Yolande : J'ai lu toute la partie..., j'ai parcouru l'autre, mais là j'ai lu tout ça oui...

Laurent : Tu en penses quoi ?

Yolande : Moi j'aime bien, ça m'a intéressée.

Laurent : Qu'est-ce qui t'intéresse ?

Yolande : Sa vie, c'est sa vie un peu à la campagne. Elle était partie en Argentine et puis après elle est revenue en France... en... en I... Non, c'est en France.

Laurent : En Italie.

Yolande : En Italie... Ils ont été en France aussi.

Laurent : Elle a rejoint ses enfants en France avant de repartir en Italie.

Yolande : Oui.

Laurent : Qu'est-ce qui te plaît ? C'est les photos, c'est le récit, c'est... ?

Yolande : Les photos sont pas mal, parce qu'elle est dans toutes ses attitudes. Mais c'est une femme qui devait travailler toute la journée apparemment, elle n'arrêtait pas beaucoup... Je ne sais pas si elle s'ennuyait ou pas, mais...

Laurent : Et ce que met le sociologue, ce qu'il écrit, tu en as pensé quoi ?

Yolande : Ben c'est la réalité de ce qu'on voit... Non il est intéressant.

Laurent : Je ne sais pas si tu as vraiment lu la première partie mais...

Yolande : Non.

Laurent : ...dans la première partie il explique qu'en fait, c'est un reportage photographique qu'il a réalisé dans le cadre de sa thèse.

Yolande : Oui oui...

Laurent : En fait il ne l'a pas réellement utilisé au moment de la thèse, il l'avait gardé. Il a essayé de le publier plusieurs fois, ça n'a pas marché jusqu'à ce qu'il propose cette édition avec les deux textes.

Yolande : L'autre est plus compliqué, le premier texte.

Laurent : Il est plus compliqué et il ne m'a pas forcément très intéressé.

Yolande : Mais la partie avec les photos, là, si.

Laurent : J'ai une petite question... Est-ce que tu voudrais ou que tu accepterais que je puisse faire un reportage sur toi ?

Yolande : Un reportage sur moi ?

Laurent : Un peu comme ce qu'il a fait avec sa grand-mère...

Yolande : Mais qu'est-ce que tu veux faire de ça ?

Laurent : Dans le cadre de ma HDR justement.

Yolande : Si tu veux, si ça peut t'aider, oui, mais enfin je ne sais pas ce que je vais te raconter.

Laurent : Il ne s'agit pas de me raconter, il s'agit de faire une étude comme j'ai fait dans mes précédents travaux.

Yolande : Oui, si tu veux.

Laurent : Donc après je t'expliquerai...

Yolande : Ben oui, il faudra m'expliquer avant.

Laurent : Sans t'en dire trop parce que l'intérêt à mon avis du travail de Peroni, c'est qu'il y a une part de spontanéité aussi.

Yolande : Oui parce qu'elle ne parle pas beaucoup apparemment.

Laurent : Non mais...

Yolande : Lui il fait ça surtout sur ses attitudes... Elle est souvent vers son muret, elle regarde les paysages.

Laurent : Je ne cache pas que je trouve les photos magnifiques...

Yolande : Ah oui.

Laurent : Je les trouve très belles.

Yolande : Mmm... Oui, quand tu regardes les photos puis que tu lis le texte, après, tu revois des trucs que tu n'avais pas vus... Non il m'a intéressé...

Laurent : Donc sur le principe, tu pourrais...

Yolande : Ben oui, si ça peut t'aider.

Laurent : Ce n'est pas que ça m'aiderait, c'est que ça me permettrait de pouvoir faire ma HDR, donc ça, il ne faut pas se leurrer, c'est quand même un objectif qui est important... Et puis, deuxièmement, ça pourrait rendre compte d'un monde social qui est le tien, mais qui est aussi celui d'un certain nombre de gens qui font partie de ta génération.

Yolande : Moi c'est un peu à part parce que j'ai voyagé beaucoup, je ne suis pas toujours restée dans le même endroit.

Laurent : Mais ça voudrait dire que ça ferait l'objet certainement d'une publication.

Yolande : Ben ça ne ferait rien.

Laurent : Donc ça ne te dérangerait pas ?

Yolande : Ben non.

Laurent : Je t'en reparlerai.

Yolande : Oui oui...

Laurent : ...je les trouve magnifique ces photos...

Yolande : Ah si... Mais elle devait habiter une maison délabrée, oh la la.
Laurent : C'était la sienne.
Yolande : ...elle est revenue chez elle... Et c'est sa fille qui est passée à travers le plancher le jour où elle était morte, elle.
Laurent : Oui, ça doit être sa fille, je ne me souviens plus de qui c'est parce que...
Yolande : C'était sa fille. Elle est allée s'habiller dans la maison qui était en ruines puis elle est passée à travers.
Laurent : ...ça fait un petit moment que je l'ai lu le bouquin... Mais oui, ça doit être sa fille...
Yolande : C'est sa fille... Et le père était mort avant.
Laurent : Le père était mort avant et elle va mourir quasiment à l'endroit où va décéder sa fille...
Yolande : Oui, sur son banc...
Laurent : C'est ça ?
Yolande : Non, non, à côté, dans sa maison à elle, sur le banc où elle était tout le temps assise.
Laurent : Mais la fille décède le jour de...
Yolande : ...de sa mort à elle.
Laurent : De l'enterrement de sa mère, c'est ça ?
Yolande : Oui.
Laurent : Je ne m'en souvenais plus.
Yolande : Elle a eu un accident, elle est passée à travers le plancher.
Laurent : Elle a voulu déranger personne...
Yolande : Ben oui. Elle est allée s'habiller là-bas et puis... ça a cédé... Et lui c'est le petit-fils apparemment.
Laurent : Oui, c'est ça.
Yolande : Non, il était intéressant. Puis les photos en plus, c'était vraiment bien.
Laurent : Donc ça veut dire que je serai amené à faire des photos aussi.
Yolande : Oui, mais tu feras comme ça.
Laurent : Ok... Si tu veux changer d'avis, tu me le rediras.
Yolande : Je ne vois pas pourquoi je changerais d'avis si je t'ai dit « oui ».
Laurent : Ok.
Yolande : Non, il est intéressant...

DOCUMENTS CITÉS

- (1*) AUCHER Laurent, *La Mémoire ouvrière métallurgique à Vierzon*, Mémoire de DEA de sociologie réalisé sous la direction de Gérard Namer, Université Paris-Diderot, septembre 1996.
- (2*) AUCHER Laurent, « Aline et la vraie vie : critique du modèle conceptuel de la classe ouvrière de Maurice Halbwachs », *L'Homme et la société*, n°181 (3), 2011, p. 215-232.
- (3*) AUCHER Laurent, *La Mémoire du collectif. Recherche sur la mémoire ouvrière : deux générations de métallurgistes à Vierzon*, Thèse de doctorat de sociologie réalisée sous la direction de Numa Murard, Université Paris-Diderot, février 2013.
- (4*) AUCHER Laurent, « Espace matériel, espace mémoriel du groupe dominant », *Encyclo : revue de l'école doctorale Sciences des Sociétés ED 624*, n°3, 2013, p. 185-194.
- (5*) AUCHER Laurent, *La Mémoire ouvrière : recherche sur la mémoire du collectif*, Paris, L'Harmattan, 2013.
- (6*) AUCHER Laurent, *Le Tribunal des ouvriers : enquête aux prud'hommes de Vierzon*, Paris, L'Harmattan, 2016.
- (7*) AUCHER Laurent et CHAMPION Danielle, « Retour sur un retour d'enquête », *Les Cahiers du CREILAC*, n°1, 2016, p. 307-323.
- (8*) AUCHER Laurent, « Notes sur la notion de "commun" », Document tapuscrit, Premières rencontres nationales du Collectif-ESC, Lycée agricole de Bourges-Le Subdray, 2 novembre 2017.
- (9*) AUCHER Laurent, « Devant le mémorial, derrière le paradoxe : réflexions sur les pratiques de visite au monument berlinois de la Shoah », *Géographie et cultures*, n°105 « Spatialités des mémoires », 2018, p. 11-30.
- (10*) AUCHER Laurent, « Ça commence aujourd'hui », *Atelier de sociologie narrative* [Online], 2020.
- (11*) AUCHER Laurent et CHAMPION Danielle, *Récits d'anciens métallos (Vierzon, 1996)*, Paris, L'Harmattan, 2021.
- (12*) AUCHER Laurent, *Journal de recherche en Val d'Aubois* (titre provisoire), Château-roux, La Bouinotte-CIAP La Tuilerie, (à paraître).
- (13*) AUCHER Laurent, « Collecter la mémoire : étude de cas en Val d'Aubois (Cher), (article en cours d'évaluation).

BASTIDE Roger, « Mémoire collective et sociologie du bricolage », *L'Année sociologique*, Vol. 21, 1970, p. 65-108.

BLOCH Marc, « Mémoire collective, tradition et coutume : à propos d'un livre récent », *Revue de synthèse historique*, Tome XL (Nouvelle série XIV), n°118-120, 1925, p. 73-83.

CERTEAU Michel (de), *L'Invention du quotidien*, Tome 1 : *Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990 [1980].

DEMAZIÈRE Didier et DUBAR Claude, *Analyser les entretiens biographiques : l'exemple de récits d'insertion*, Paris, Nathan, 1997.

DORFMAN Eran, « Michel de Certeau et l'écriture du quotidien », *Tetrade*, n°1 « Le quotidien à l'œuvre », 2014, p. 70-81.

ERNAUX Annie, *Une Femme*, Paris, Gallimard, 1988.

- GURVITCH Georges, *La Vocation actuelle de la sociologie*, Paris, PUF, 1950.
- HALBWACHS Maurice, *La Classe ouvrière et les niveaux de vie : recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines*, Paris, Félix Alcan, 1912.
- HALBWACHS Maurice, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Postface de Gérard Namer, Paris, Albin Michel, 1994 [1925].
- HALBWACHS Maurice, *La Mémoire collective*, Édition établie par Gérard Namer, avec la collaboration de Marie Jaisson, Préface et postface de Gérard Namer, Paris, Albin Michel, 1997 [1950].
- LEWIS Oscar, *Les Enfants de Sanchez : autobiographie d'une famille mexicaine*, Paris, Gallimard, 1963 [1961].
- MANNHEIM Karl, *Le Problème des générations*, Paris, Nathan, 1990 [1928].
- MAUSS Marcel, « Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », *L'Année sociologique*, Seconde série, Tome 1, 1923-1924, p. 30-186.
- MICHON Pierre, *Vies minuscules*, Paris, Gallimard, 1984.
- NAMER Gérard, *Mémoire et société*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987.
- PASSERINI Luisa, « Mémoire et histoire : la visite de Mussolini à l'usine Fiat de Mirafiori », *Le Mouvement social*, n°126, 1984, p. 53-81.
- PEREC Georges, « Approche de quoi ? », in *L'Infra-ordinaire*, Paris, Le Seuil, 1989 [1973], p. 9-13.
- PEREC Georges, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Paris, Bourgois, 1982 [1975].
- PEREC Georges, « Notes sur ce que je cherche », in *Penser/classer*, Paris, Le Seuil, 2003 [1978].
- PERONI Michel, *Diptyque : l'enquête, le sociologue et sa grand-mère*, Genève, IES/HETS, 2021.
- PETITEAU Jean-Yves et RENOUX Bernard, *L'Expérience des itinéraires*, Annecy, ESAAA éditions/ENSA Nantes, 2018.
- PIALAT Maurice, *Passe ton bac d'abord*, Film français, 1978.
- SCHWARTZ Olivier, *Le Monde privé des ouvriers : hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF, 1990.
- SCHWARTZ Olivier, « L'empirisme irréductible », Postface à Nels Anderson, *Le Hobo : sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan, 1993, p. 265-305.
- THOMPSON Edward P., *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1988 [1963].
- VERRET Michel, « Halbwachs ou le deuxième âge du durkheimisme », *Cahiers internationaux de sociologie*, Vol. 53 (nouvelle série), 1972, p. 311-336.
- YATES Frances A., *L'Art de la mémoire*, Paris, Gallimard, 1975 [1966].